

JEAN-LOUIS ÉTIENNE

EXPLORATEUR D'OCÉANS

*La vie, un vaste territoire d'incertitudes
et autant de promesses à explorer.*

Photographie de couverture : © Xavier Démier

© Éditions Paulsen – Paris, 2021

Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media



Paulsen

« Le monde se meurt par manque d'imprudence. »
Jacques Brel

« La lutte elle-même vers les sommets
suffit à remplir un cœur d'homme. »
Albert Camus

PROLOGUE

J'ai grandi à la campagne et la nature était mon refuge, une toise aux défis que je m'inventais. Sans que je sache pourquoi, c'est toujours en « expédition » que je m'imaginai. À 14 ans, j'avais établi une liste de matériel pour aller camper dans les Pyrénées en hiver. Pourquoi en hiver ? Ce fut d'abord la neige qui a bercé mes rêves d'enfant. La neige c'est l'hiver, l'être, l'intériorité qui allait à l'âme du garçon que j'étais, intrépide et timide. Plus tard, j'ai découvert la mer, pas la plage imbécile, torture de ma jeunesse, mais le large. Cette part inhabitée de la Terre s'est ouverte à moi comme un immense espace de liberté. L'océan m'offrait bien plus encore, des rêves de bateaux à construire pour naviguer vers d'infinis horizons.

Après de nombreuses navigations, j'appris à penser en marin ; je me sentais apte à entreprendre des expéditions sur les océans avec mon propre bateau. Dans le garage de mes pensées, il y a toujours eu une construction en cours. J'adore les outils et mon premier réflexe a invariablement été de bricoler, bâtir, construire moi-même, je suis instinctivement autonome. Les expéditions m'ont conduit à imaginer des vaisseaux inattendus : ainsi sont nés *Antarctica*, *Polar Observer*, le dirigeable et la rosière pour l'exploration de l'océan Arctique, et bientôt *Polar Pod* conçu pour l'étude de l'océan Austral.

Il y a plus de quarante ans que les régions polaires sont sur ma trajectoire, ce qui m'a très tôt éclairé sur le rôle majeur que ces aires glacées, si loin de tout, jouent sur l'équilibre énergétique de la planète. En 1990, de retour de l'expédition internationale TransAntarctica, je participai avec Claude Lorius, célèbre glaciologue, à une conférence sur l'Antarctique. Grâce à l'analyse de carottes de glace prélevées sur le Continent Blanc – correspondant à un million d'années d'archives du climat –, il mettait clairement en évidence une ascension rapide du réchauffement climatique depuis le début de l'ère industrielle. Et il avait prononcé cette phrase percutante : « le processus est enclenché ». La pertinence de ces deux termes m'avait éclairé et alerté sur l'ampleur et l'inertie du phénomène. Une pressante nécessité s'imposait. J'avais gagné la légitimité et la force d'en parler, *Antarctica* était à flot, le temps était venu de m'engager sur les océans.

Partie 1

LA DÉCOUVERTE DE LA MER

*La mer, ouverte sur le monde, répondait à mes attentes
d'engagement et de liberté.*

L'APPEL INSOUÇONNÉ DE LA MER

Méditerranée, 1974

Il était à peine 10 heures du matin, et nous roulions depuis presque trois heures. Mon père aimait partir tôt. Je me tenais serré, avec mes deux sœurs, à l'arrière de la 4 CV Renault qui était sa fierté ; sa première automobile. Il s'arrêta sur le bord de la route et on en sortit rapidement pour se dégourdir les jambes.

– Les enfants, regardez ! dit-il en tendant le bras.

Mon père avait prévu une halte à cet endroit précis de La Clape, le massif du Narbonnais qui surplombe la Méditerranée. Pour la première fois, je voyais la mer. J'avais 10 ans. Ce qui m'a le plus surpris, c'est la ligne parfaite de sa frontière avec le ciel. Jamais je n'avais vu un horizon aussi plat, dégagé à l'infini. Aujourd'hui encore, cette image est gravée dans ma mémoire.

De cette première rencontre avec l'eau salée, je me souviens des leçons de natation, les mouvements de brasse désordonnés, rapides pour ne pas couler, le menton tenu hors de l'eau dans le creux de la main de mes parents, attentifs et soucieux de nous apprendre au plus vite à nager. Après le pique-nique sur le sable, on passa un long moment à se rôtir sur la plage

en attendant pendant trois heures que la digestion soit bien entamée pour ne pas risquer l'hydrocution, risque de mort brutale qui hante le baigneur recuit sous le soleil méridional.

Nous sommes rentrés le soir même à Castres la peau brûlante, rouge de coups de soleil.

Nous y retournions quelques fois pendant l'été et, comme pour une majorité des Français qui habitent dans les terres, le séjour à la mer c'était la plage et je n'aimais pas ça du tout. Par pudeur, et aussi par timidité, je redoutais cette concentration de corps embaumés, étalés côte à côte. Adolescent, la mer n'était à mes yeux qu'un temps perdu à attendre sur la plage la baignade qui ne me procurait aucun plaisir. En revanche, la montagne était le lieu de mes rêves d'engagement, de bravoure. Mes héros étaient alpinistes, Lionel Terray, Walter Bonatti.

Quelques années plus tard, la mer allait pourtant s'ouvrir à moi sous d'autres horizons. Mon père avait été tailleur d'habit depuis l'âge de 12 ans, et ma mère vendeuse dans un magasin de confection. Pour compléter leur maigre retraite, ils avaient courageusement pris en gérance pendant l'été un petit camping au Barcarès, dans les Pyrénées-Orientales. J'étais étudiant en médecine et, avec mes sœurs, nous venions leur donner un coup de main. Pas très loin du camping, j'avais repéré un bout de plage sauvage où une vieille barque était échouée dans des touffes d'oyat, ces roseaux sauvages qui poussent en terrain sablonneux. Le soleil, le vent, le sel et l'abrasion du sable avaient blanchi la coque en bois sur laquelle n'apparaissait plus aucune trace de son nom ni de son immatriculation. Cette barque catalane avait certainement appartenu à un pêcheur

de sardines et d'anchois qui ne devait plus être de ce monde. Je venais m'asseoir régulièrement sur le bordé encore solide du vestige de la pêche à la voile. J'y trouvais refuge. La mer devenait peu à peu familière, apaisante, invitante même et, en observant le large, j'eus la révélation qu'un immense espace de liberté s'ouvrait à moi. D'ici, on pouvait partir pour un tour de la planète. J'imaginai déjà quelques travaux de restauration pour redonner vie à cette épave et me lancer dans une navigation côtière. Regarder la terre depuis la part inhabitée du monde.

Ce ne fut pas un rêve vain. Quelques années plus tard, je fis le choix d'effectuer mon service national dans la Marine. Médecins, pharmaciens et dentistes, on nous réunissait à Libourne pour faire nos classes. En quelques semaines, on nous enseignait la médecine de guerre. En résumé : prendre d'abord soin des blessés légers afin qu'ils puissent vite repartir au combat. À l'issue de cette préparation, une liste de postes était publiée, dans laquelle nous choissions à tour de rôle en fonction de notre classement à l'examen final. J'avais en tête de partir sur un navire militaire, de découvrir la navigation, mais aucun embarquement ne fut proposé. Alors j'optai pour « médecin des gens de mer aux Affaires maritimes de Marseille ».

Je passai dix mois d'un travail peu harassant qui me laissait du temps pour grimper dans les Calanques et visiter les petits ports alentour. Au hasard de mes rencontres, je découvrais avec enthousiasme une population de constructeurs de bateaux amateurs. C'était pour moi un monde nouveau plein de promesses. Je devins un lecteur assidu de *Loisir nautique*,

magazine qui est au charpentier de marine amateur ce que *Système D* est au bricoleur en tout genre. Je me prenais à rêver du plan d'un futur bateau. Avec ma première formation de tourneur-fraiseur et mon goût pour les travaux manuels, je devrais bien arriver à quelque chose. Dès que j'avais du temps libre, je retournais sur ces chantiers. Tous travaillaient dur, portés par la perspective de partir pour un tour du monde. Certains s'acharnaient depuis plusieurs années, en alternance avec un travail régulier pour gagner leur vie et acheter matériaux et équipements nécessaires au bateau. Curieux et plein d'enthousiasme, j'interrogeais ces artisans du rêve.

– Tu sais, me dit l'un d'eux avec qui je partageais un moment de pause, quand tu as fini la coque, tu as l'impression d'avoir devant toi ton futur bateau, mais tu n'as fait qu'un tiers du boulot.

Ils disaient tous la même chose, ce qui calmait mes ardeurs de bâtisseur, mais pas mon envie de prendre la mer.

En tant que médecin des gens de mer, j'assurais les visites médicales du personnel navigant et des pêcheurs. Un matin, l'équipage du *Rara Avis* se présenta devant moi. On sympathisa et je fus invité à bord. Le *Rara Avis* était l'un des bateaux du père Jaouen qui avait d'abord été aumônier de la prison de Fresnes, avant de s'engager auprès des jeunes en difficulté, pour lesquels il avait fondé un foyer d'accueil. Tous les ans, il embarquait sur ses deux trois-mâts – le *Bel Espoir* et le *Rara Avis* –, des jeunes en réinsertion, des toxicomanes repentis, des sortis de prison auxquels il proposait de renouer avec une vie active au grand air, loin des fournisseurs et des tentations.

Un jour, de passage sur le *Rara Avis*, j'eus la chance de le croiser. À sa voix puissante, à sa stature, à son regard, je compris que je venais de rencontrer le phénomène.

– Quand vous aurez terminé votre service aux gens de mer, me dit le Menhir d'Ouessant, on peut vous embarquer comme médecin pour la prochaine traversée de l'Atlantique à bord du *Bel Espoir*.

La mer était inscrite sur ma trajectoire et rien ne pourrait m'arrêter.